

des guerriers qui meurent sur le champ de bataille, mais l'on garde la tête dans une boîte séparée. Ce mode de disposer du corps des personnes décédées vient, m'a-t-on dit, de l'idée ridicule qu'un morceau de la chair d'un cadavre donne à la personne qui le possède le pouvoir de faire tout le mal qu'il veut. Le corps d'un chaman est enterré, à cause d'une autre opinion absurde : c'est qu'étant plein du mauvais esprit, le feu ne pourrait le consumer.

De même que les Noutkans, les Sitcans ne manquent pas d'habileté dans la peinture et la sculpture. En voyant leurs masques, leurs ustensiles domestiques peints ou enjolivés de figures sculptées, et leurs coffres dont les couvercles sont ornés d'incrustations de coquillages qui ressemblent aux dents humaines, on supposerait que ces ouvrages sont dus à un peuple bien plus avancé dans la civilisation. L'habitude de se barbouiller tous les jours la figure, contribue, je n'en doute pas, à les rendre habiles dans la peinture d'autres objets. Le noir, le vert clair, le rouge foncé, sont les couleurs généralement préférées. On dit que les femmes ne montrent pas beaucoup d'adresse à coudre ; cependant j'ai vu de leurs vêtements façonnés avec beaucoup de délicatesse.

Les Sitcans ne sont pas si bons chasseurs que

les Aléoutes. Ils tuent ordinairement à coups de fusil les animaux marins pendant qu'ils dorment. N'en pouvant pas détruire beaucoup de cette manière, les loutres de mer abondent dans leur voisinage. Les Aléoutes au contraire sont sûrs d'exterminer tous les animaux qui se trouvent autour d'eux ; en effet on ne trouve guère de traces de loutres marines, entre Kenay et Cross-Sound, où ces amphibiens précieux étaient autrefois très-communs.

Ce que j'ai dit des Sitcans convient aussi à tous les Indiens qui habitent entre Iakoutat ou la baie de Béring, et le cinquante-septième parallèle nord. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de *Colochés*. Ils demeurent dans des villages indépendans les uns des autres, mais se tiennent par les liens d'un même idiome et d'une origine commune. Leur nombre est à-peu-près de 10,000 ; leurs principales tribus prennent par distinction les noms des animaux qu'elles préfèrent ; il y a par exemple la tribu de l'ours, de l'aigle, de la corneille, du marsouin et du loup. Celle-ci nommée des Cokontans a plusieurs prérogatives dont ne jouissent point les autres ; on les regarde comme les meilleurs guerriers, comme insensibles à la douleur et comme remplis de mépris pour la mort. Si un des Cokontans est fait prisonnier à la guerre, on le traite toujours bien, et générale-

ment on lui rend la liberté. Ces tribus sont tellement mêlées entre elles, que l'on trouve des familles de chacune dans le même village; néanmoins celles-ci vivent à part; pour distinguer la caste à laquelle elles appartiennent, elles placent sur le toit de leur maison l'image peinte ou sculptée de l'oiseau ou du quadrupède qui la représente. Ces tribus se font rarement la guerre les unes aux autres, et sont toujours prêtes à faire cause commune dans le cas d'une attaque de la part d'une tribu étrangère.

Les Colochés croient à un créateur de toutes les choses célestes, qui, lorsqu'il est en colère, leur envoie des maladies. Ils croient aussi à un malin esprit qu'ils supposent cruel, et qui inflige des maux par l'intermédiaire de ses chamans.

Le droit de succession va de l'oncle au neveu, à l'exception de la dignité de toyon principal; elle passe au plus puissant ou à celui qui a la parenté la plus nombreuse. Quoique les toyons exercent le pouvoir sur leurs sujets, il est extrêmement limité, à moins qu'il ne s'élève un homme d'une capacité extraordinaire; il gouverne despotiquement, et, suivant l'usage, fait beaucoup de mal. Ces toyons sont nombreux, même dans les petits villages, il y en a souvent quatre à cinq.

M. Lisiansky trouva par le résultat de plusieurs

observations comparées, que la longitude du Nouvel-Arkhangel est à 135° 33' à l'ouest de Greenwich. Ce comptoir est très-bien situé, entouré de belles forêts, et abondamment pourvu d'eau fraîche. Indépendamment de ces avantages et de beaucoup d'autres, il est voisin des lieux les plus convenables pour la chasse aux loutres de mer. M. Lisiansky pense qu'il est destiné à devenir le principal des comptoirs russes sur cette côte d'Amérique.

La *Neva* ayant chargé toutes les pelleteries que les agens de la compagnie avait à lui remettre, partit de la Sitca le 1<sup>er</sup> septembre 1805. Le 15 octobre elle était arrivée à 26° de latitude nord, et 175° 23' de longitude ouest.

« Quoique depuis plusieurs jours, dit M. Lisiansky, nous eussions été entourés de grandes volées d'oiseaux et de poissons, nous n'en avions jamais tant vus qu'aujourd'hui; le vaisseau était environné de marsouins, de bonites, de pilotes, de paille-en-culs, de frégates et de mouettes grises. Cette circonstance excita singulièrement mon attention, surtout parce que La Pérouse avait observé près de ce même endroit des indices qu'il regardait comme précurseurs de la découverte d'une terre nouvelle. Je recommandai à chacun de faire bonne garde, et je restai toute la journée sur le pont. Nous n'aper-

çimes rien. Cependant, à dix heures du soir, notre courage fut mis à une rude épreuve. J'avais donné mes ordres pour la nuit au lieutenant de quart, et je me retirais dans ma chambre, lorsque le vaisseau ressentit un choc violent; je mis aussitôt la barre du gouvernail sous le vent, et je voulus virer de bord; ce fut inutile, le bâtiment toucha avant d'être venu au vent. Tout le monde fut aussitôt appelé sur le pont; la sonde fit connaître que nous avions touché sur un banc de corail. J'ordonnai de jeter à la mer les canons et les objets les plus lourds qui avaient été placés à l'entrée de la cale, mais de le faire avec assez de précaution, pour qu'on pût les recouvrer, si les circonstances le permettaient. La *Neva* étant ainsi allégée, nous réussîmes à la remettre à flot le 16 à la pointe du jour. Il nous fit apercevoir à la distance d'environ un mille dans l'ouest-nord-ouest et dans le sud-sud-ouest de hauts rochers, battus par des brisans épouvantables, quoique la mer aux environs fût aussi unie qu'une glace. Malgré notre position critique, cette vue nous causa une grande satisfaction, et tout l'équipage travailla avec ardeur.

« Nous venions à peine d'être remis à flot, attendant le maître qui était allé dans un canot sonder de divers côtés, lorsqu'un raffale nous

jeta sur un banc plus dangereux que le premier. La mer était extrêmement grosse, et le vaisseau frappait continuellement contre le fond avec violence. Je fus obligé de jeter à l'eau les cables, les ancres et tous les objets les plus lourds, quelque nécessaires qu'ils fussent; j'étais même décidé à couper les mâts, si nous ne parvenions pas à flotter avant la nuit. Après des peines extrêmes, nous en vinmes à bout. Quoique le vaisseau fût toujours en danger, il était absolument nécessaire de laisser prendre du repos à mon équipage. Heureusement un calme parfait régnait pendant tout ce temps; sans cela nous étions tous perdus.

« A la pointe du jour le 17, je profitai du beau temps pour nous touer en avant, ensuite j'envoyai la moitié de mon équipage à la recherche des objets qui avaient été jetés à la mer. A ma grande satisfaction tout était rapporté à bord à cinq heures du soir. En les cherchant, on trouva un morceau de la fausse quille de la *Neva*, qui avait été emporté quand elle toucha; les chocs répétés qu'elle avait éprouvés, lui avaient sans doute fait perdre la plus grande partie de cette quille, cependant depuis vingt-quatre heures l'eau n'avait pas considérablement augmenté dans la cale.

« A sept heures du soir, ayant atteint une pro-

fondeur de sept brasses , nous avons laissé tomber l'ancre. En songeant que pendant le temps que nous touchions , nous avions eu de trois à six brasses de fond , on serait disposé à supposer que nous aurions pu nous touer beaucoup plutôt , mais il faut faire attention que le fond de corail en coupant continuellement nos câbles , retardait la marche de notre manœuvre , et que la chaleur excessive nous suscitait un autre obstacle. Me sentant incommodé de l'excès de la fatigue , je n'allai pas ce soir à terre comme je me l'étais proposé ; quelques-uns de mes officiers que j'y envoyai revinrent au bout de deux heures avec quatre grands phoques qu'ils avaient tués à coups de lance sur la plage.

« Le temps continuant le 18 à être absolument calme et beau , nous nous sommes encore toués au nord avec toute la promptitude possible. Curieux d'examiner un lieu qui par sa situation semblait être d'une grande importance pour la navigation , j'allai à terre avec plusieurs de mes officiers , laissant à bord l'ordre de gagner le large si un vent favorable s'élevait , et de nous y attendre après être sorti de tous les écueils. Le ressac était si fort , que nous eûmes beaucoup de difficulté à aborder une petite baie où il y avait des troupes nombreuses d'oiseaux de différentes espèces et des phoques d'une taille énorme. Après

être débarqués nous fûmes extrêmement incommodés par les oiseaux qui nous attaquaient en volant , tandis que d'autres couraient après nous en nous becquetant les jambes. Il n'était pas aisé de les écarter , même à coups de cannes. Les phoques étaient étendus sans mouvement sur la plage ; quelques-uns avaient plus de sept pieds de longueur ; ils remuèrent à peine à notre approche , et même n'ouvrirent guère les yeux. Dans toute autre circonstance la vue de ces animaux nous aurait fait très-grand plaisir ; en ce moment nous avions à nous occuper d'un objet bien plus important , nous avons donc passé auprès d'eux sans les inquiéter. La chaleur était accablante ; à chaque pas nous enfoncions jusqu'au genou dans des trous cachés par des plantes rampantes ; nous avons supposé qu'ils contenaient des nids d'oiseaux , car nous entendions souvent des cris qui en sortaient quand nous y mettions les pieds. Vers le soir , ayant examiné tout ce qui méritait attention , nous avons fixé un pieu dans le sol , et enterré auprès une bouteille contenant la description de la découverte de cette île.

« De retour à bord , des réflexions décourageantes se présentèrent en foule à notre esprit ; nos recherches nous ayant prouvé que si nous étions assez malheureux que de ne pouvoir parer cette île , nous n'avions d'autre parti à prendre

que de nous résigner tranquillement à la mort qui nous attendait, puisqu'il n'y avait pas une goutte d'eau fraîche sur cet îlot. Les poissons, les oiseaux, les tortues, les phoques y abondaient, nous pouvions satisfaire notre appétit : mais comment apaiser notre soif ?

« Cette île ne promet au navigateur, d'abord qu'un péril certain, puis une destruction presque inévitable. Elle est au milieu d'un banc de corail très-dangereux, et à l'exception d'une petite éminence à la partie orientale, elle est presque de niveau avec la mer. Le sol consiste en sable de corail recouvert d'herbe et de plantes rampantes. L'oiseau le plus remarquable que nous vîmes fut une espèce de pigeon sauvage; en volant pendant la nuit il produisait un bruit fort et désagréable.

« Nous avons trouvé sur la plage de grands troncs de bois flotté; le plus gros avait vingt-un pieds de circonférence près de la racine; ils ressemblaient au bois rouge, espèce d'arbre qui croît sur les bords de la Colombie en Amérique. S'ils n'ont pas pu être amenés de cette côte ici par la mer, à cause de la distance prodigieuse; il s'ensuit qu'ils doivent venir d'un lieu plus proche. Mais ces arbres ne sont pas indigènes aux îles Sandwich, et le Japon est très-éloigné de même que l'Amérique. Il n'est donc pas improbable que sur la même ligne où sont situées les îles Sand-

wich, l'île Necker, et celle que nous venions de découvrir, il y a plus au nord-ouest des terres qu'un navigateur futur pourra trouver. C'est peut-être aussi sur la même ligne qu'est située l'île de laquelle les Espagnols, suivant quelques écrivains, ont eu jadis connaissance par 33° 50' de latitude nord et 170° de longitude est.

« Je trouvai aussi sur la plage une petite calebasse, sur le côté de laquelle on avait taillé un trou rond. Elle ne pouvait pas avoir été amenée d'une grande distance, car elle était encore fraîche et bien conservée. C'est un grand malheur que le vaisseau ait touché; autrement je n'aurais certainement pas quitté les environs de cette île sans les explorer complètement; mais quoique l'espérance de faire des découvertes fût chère à mon cœur, je n'osai pas les hasarder, après les dommages que la *Néva* avait soufferts.

« Lorsque je fais réflexion que le vaisseau aurait pu toucher sur ce banc, dans un endroit plus dangereux que celui qu'il a rencontré, et que le moindre vent, notamment du nord-est, aurait suffi pour le briser en pièces, je ne puis assez rendre grâces à la Providence, car je suis persuadé que sans son aide, nous n'eussions, comme La Pérouse et ses compagnons, jamais revu notre patrie; en supposant même que nous n'eussions pas été noyés, l'île n'offrant ni eau ni bois,

nous eussions éprouvé une mort mille fois plus affreuse, en périssant de faim. Je dois un tribut de reconnaissance à mon équipage, pour sa conduite dans cette occasion critique; tout le monde, officiers et matelots, fut si constamment employé, que l'on eut à peine six heures de repos pendant tout le temps que l'on resta sur cette île; bien loin d'en murmurer, chacun montra un empressement, un courage et une gaieté dignes des plus grands éloges. Je donnai le nom de *pointe de la Neva*, à l'extrémité sud-est de cette île, sur laquelle ce vaisseau toucha, et celle-ci, d'après le vœu unanime de mon équipage, fut appelée *île Lisiansky*. Le milieu est par  $26^{\circ} 2'$  de latitude nord, et  $175^{\circ} 42'$  ouest.

Le 19 une légère brise du nord-ouest souffla fort heureusement pour nous. A midi nous n'étions encore qu'à dix milles de distance de l'île, et pourtant on ne pouvait l'apercevoir distinctement, même du haut des mâts. On sonda, et l'on ne trouva pas fond à cent brasses; une demi-heure auparavant la profondeur avait été de vingt-cinq brasses, elle avait continuellement augmenté depuis l'endroit où nous avions mouillé. Partout le fond était plein de corail; il se montrait sur les points les plus bas, en masses de la dimension de grands arbres.

Le 20 on vit de nombreuses volées d'oiseaux;

en conséquence on diminua de voiles; le 23 on faisait route à l'ouest, on aperçut des brisans dans cette direction; on les évita, une raffale assez forte en éloigna tellement le vaisseau, que l'on ne put revenir vers cet écueil pour le reconnaître: il fut nommé *rocher de Krusenstern*; il est par  $22^{\circ} 15'$  nord; et  $175^{\circ} 37'$  ouest.

Le 15 novembre, dit M. Lisiansky, nous vîmes les îles de Saypan et de Tinian. Le 22 nous fûmes assaillis par un ouragan qui déchira la seule voile que l'on eût dehors, et fit tellement pencher le vaisseau, qu'une partie de l'écouille était sous l'eau; le canot suspendu à l'arrière, les passe-avants et d'autres objets furent emportés en même temps. L'eau entra avec tant de violence et de rapidité dans la cale, par les coutures du côté sous le vent, d'où la pression de la mer avait fait sortir l'étope, que nos pompes ne purent la franchir, et nous aurions inévitablement coulé à fond, si cette affreuse tourmente ne s'était pas apaisée; elle diminua vers le soir. L'équipage qui était dans l'eau jusqu'aux genoux, se trouvait si épuisé par la fatigue, qu'il ne pouvait plus pomper. Ainsi la Providence nous accorda une seconde fois sa protection bien visible pour nous sauver de notre perte.

Pendant la nuit le vent fut encore très-fort, mais à la pointe du jour le temps s'embellit telle-

ment, que l'on put remettre en ordre toutes les manœuvres qui avaient beaucoup souffert. Après avoir fini cette opération, l'on s'occupa de nettoyer le vaisseau et de sécher tout ce qui avait été mouillé durant la tourmente. Quoique l'on eût monté sur le pont tout ce qui était en bas, et que l'on eût fait des fumigations avec le vitriol dans toutes les parties du vaisseau, il sortait une odeur extrêmement puante de l'entrepont, alors je soupçonnai que les pelleteries qui se trouvaient dans la cale étaient gâtées.

J'ordonnai donc le 24 dès le matin d'examiner la cale, et à mon grand chagrin ma conjecture se trouva juste. En levant la grande écoutille, il en sortit une vapeur bleue d'une odeur si fétide, que pendant quelque temps personne ne put rester près de cette ouverture.

Vérification faite des pelleteries qui remplissaient la cale, celles de dessus étaient en bon état; mais à mesure que l'on approchait du fond, on découvrit qu'elles étaient de plus en plus gâtées; on fut obligé de jeter par-dessus bord trente mille peaux d'ours, indépendamment de beaucoup d'autres qui avaient un grand prix; la perte occasionnée par cet accident fut estimée à quarante mille piastres.

Le 1<sup>er</sup> décembre on vit le grand Lema, île de la côte de Chine; un pilote qui vint à bord de la

*Nèva*, annonça que la *Nadiejeda* était mouillée dans le Typa. Le lendemain les deux capitaines se revirent après une séparation de près de dix-huit mois. Le 10 février 1806 ils mirent à la voile en même temps; le 15 février ils se perdirent de vue pendant la nuit dans la mer des Indes; le 28 juin la *Nèva* laissa tomber l'ancre dans la rade de Portsmouth; elle en partit le 13 juillet; le 24 elle passa le Sund, et le 4 août elle arriva dans le port de Cronstadt.